Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 138 (1993)
Heft: 12

Artikel: Le dernier roman de Jean Raspail, une fable de la décadence
Autor: Joye, Jean-Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345367

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le dernier roman de Jean Raspail, une fable de la décadence

Présentation par Jean-Claude Joye [1]

Connu pour ses convictions monarchistes, l'écrivain Jean Raspail n'y va pas, dans son dernier roman, par quatre chemins. *Sept cavaliers*[2], c'est le titre de l'ouvrage, voue nos sociétés et Etats occidentaux aux gémonies et leur prédit sans beaucoup d'ambages une chute vertigineuse dans les oubliettes de l'Histoire...

Mais cette prédiction est habilement voilée par la forme d'un récit fabuleux. Elle ne prend guère celle du sermon ou du pamphlet. Quelque part dans l'Occident chrétien ou, plutôt, déchristianisé s'élève une cité qui ne sera jamais nommée sinon La Ville (comme la Rome antique, il faut le rappeler au passage).

Une Ville de Nulle Part

Jadis prospère, industrieuse et puissante, la Ville était devenue la capitale d'un empire fondé sur le respect de la loi plus que sur la crainte de la force. Aussi, les peuples étaient-ils nombreux à s'intégrer dans un ensemble politique cohérent mais n'étouffant point les particularismes régionaux et locaux – à la condition que ceux-ci ne soient point les masques de la subversion et du démantèlement de l'Etat.

Cette Ville, qui peut faire penser à de multiples nations ou empires défunts, moribonds ou déclinants, cette Ville mythique, Jean Raspail la dote d'un régime monarchique. Cependant, quand débute le récit, le margrave héréditaire et débonnaire qui gouverne l'Etat est assailli de doutes et perclus de lassitude... Il n'a plus ni les moyens ni la volonté de restaurer une autorité vacillante.

Le Mal et la Chute

Au moment où s'ouvre le récit, la Ville est minée depuis quelque temps déjà par des fléaux sociaux et moraux. Les détenteurs de l'autorité démissionnent ou se remplissent les poches. Minée par une drogue inconnue, la jeunesse sombre dans l'oisiveté et la violence. On vole, on viole et on s'égorge à tous les coins de rues. L'indiscipline ravage l'armée. Les ouvriers, les artisans, les fonctionnaires travaillent de moins en moins et revendiquent de plus en plus. Tout le corps social se disloque. Les communications avec les provinces ne peuvent plus être garanties. Les trains sont pris d'assaut par des bandes de brigands.

L'insécurité et la peur commandent tous les comportements dans cette Cité à la dérive et qui est d'ores et déjà ouverte et même offerte à toutes les formes de capitulation et d'invasion... Car, on le saura plus tard, de l'autre côté de la montagne qui marquait la frontière se forment, grondent et s'agitent des armées immenses, belliqueuses et revanchardes.

L'espoir est dans le titre...

Au moment où tout va basculer et l'anarchie triompher et emporter les dernières structures politiques et sociales, le margrave mande auprès de lui, dans son

[1] *Professeur de littérature française à l'Université de Berne.*

[2] *Raspail, Jean:* Sept cavaliers. *Paris, Laffont, 1993.*

château qui déjà menace ruine, quelques-uns de ses derniers fidèles. Il charge sept d'entre eux d'une mission qui doit les conduire aux confins de l'empire en décomposition. Ces sept cavaliers (on notera la charge symbolique et apocalyptique du nombre sept...) partiront donc, munis des dernières provisions et des dernières armes non encore volées par les pillards et leurs petits chefs, qui érigent déjà partout, dans la Ville et ses provinces, des régimes fondés sur la terreur et l'arbitraire. La mission confiée aux sept cavaliers sera-t-elle couronnée de succès et suscitera-t-elle un ultime espoir? La suite du roman répondra à cette question. Par le biais de l'action plutôt que par le discours.

Les noms et les signes

La réussite de Jean Raspail est d'avoir imaginé un univers transhistorique. L'apparence et les caractéristiques de cette Ville l'apparentent certes à celle d'Orsenna dans *Le rivage des Syrtes*, de J. Gracq – des Syrtes qui figurent à deux reprises (pp. 24 et 77) dans les *Sept cavaliers*...

Mais la Ville de Raspail se présente simultanément comme médiévale et moderne. On y circule à cheval mais aussi en train. Le télégraphe y est connu mais les uniformes qu'on y porte datent plutôt d'avant son invention. Avant d'être pillées et profanées, les églises semblent y avoir été plutôt catholiques. Mais elles pourraient aussi avoir été orthodoxes ou, avec un léger coup de pouce, luthériennes ou anglicanes. Un chose est claire: la Ville, c'est le monde européen et chrétien de naguère ou d'il y a plusieurs siècles. Elle représente aussi bien l'Empire russe d'avant 1917 que l'Autriche-Hongrie d'il y a cent ans. Mais elle pourrait être le royaume de France au temps de sa gloire ou tout près de sombrer. On pourrait jouer longtemps au jeu des ressemblances. Celles-ci manifesteraient la communauté de destin des pays européens, Russie comprise – cette Russie que menacent l'éclatement et la chute.

Il n'est pas indifférent non plus que certains des sept cavaliers de Jean Raspail portent des noms à consonance féodale, tels qu'Osmond, Tancrède, Silve. D'autres s'appellent Wilbur ou Biron. Une façon pour le romancier de renouer avec une tradition qui doit davantage au romantisme qu'au froid réalisme du Temps des ordinateurs. A chacun ses nostalgies. Quand elles ne sont pas criminelles, il leur suffit, pour séduire, d'être bien exprimées. Jean Raspail s'y entend à merveille!

J.-C. J.

«Il faut que le monde ne se résigne plus à la guerre nulle part, ou qu'il l'accepte partout.»

François Mauriac